

## *DEAD BIRDY*

J'ai enfoncé mon bic, l'esprit vengeur, dans la dernière page du *Bûcher des vanités* de Tom Wolfe, l'édition Livre de Poche avec en couverture l'*Empire State Building* méchamment éclairé sur fond vert.

Tel que tu me vois, je suis malade, assis sur un lit blanc, les jambes emboîtées l'une dans l'autre, le corps hypra maigrelet, dans un pyj' couleur uniforme – et aux pieds, j'ai des souliers avec un *smiley* dessus. Concentré comme un dingue sur cette couv qui me gifle les yeux, j'appelle au chaos dehors, que ça brûle. Eh ouais : j'moisis dans un hôpital de fous, à me raccrocher à cette Terre salace qui chavire alors que moi, déjà, je suis devenu un ange. Un ange, putain !

J'adore ce titre qui sonne et détonne : *Fuck You New York*. Ce mélange d'amour passionnel et d'insulte aiguisée, déguisée, jetée à ma face de rabza. Bah oui,

réfléchis, en voulant enculer New York, c'est moi que j'encule, *en vérité*. Ça me coûte de te parler, du temps déjà, et comme ils disent ici... *Time is money*.

New York et moi, on a fusionné un moment. Je sens encore ses tentacules géants m'emmener loin. Dans son antre, bien au chaud, pour boire mon âme.

Elle l'a vidée de ses rêves. Je veux dire, mon âme. Comme on dissèque un poisson pourri. Mes illusions flottent quelque part aux quatre coins de la ville, sûrement du côté de *South Street Seaport*, sur un quai, près des viscères d'une dorade.

J'avais rêvé d'elle tant de fois... Je m'imaginai courant autour d'un lampadaire sous la pluie, en triomphe, chantant mon amour de la vie tel Fred Astaire. J'aurais fait danser mes gambettes et claquer le sol, en symphonie. Ou, pourquoi pas, roulé au volant d'un cabriolet sur la route 66 ! Je l'aurais empruntée pour les vacances, et j'aurais filé droit sur Vegas. J'aurais patiné sur le lac gelé de Central Park – en hiver, on dit qu'il est toujours gelé. J'aurais cogné le bitume avec une batte et tenté le *home run* du côté du Queens, dans une rue pleine de gamins comme moi. Je serais allé me taper un show à Broadway. Je serais allé m'inscrire à l'*Actor's Studio*, juste pour rire.

Mais c'est plus possible : je ne ris plus. *Sorry*, l'infirmière toque.

– Oui ?

– Malek, c'est l'heure de ta pilule.

– OK. Je peux en avoir une bleue, aujourd'hui ? Les rouges, je les aime pas. Elles me font des gazouillis à l'estomac. J'ai chié du mou à 4 du mat'.

Elle sourit ; je la taquine. En général, ça se voit pas trop que je taquine, vu que maintenant faut y aller, pour que ma bouche s'ouvre en éventail. Au mieux, je fais jongler les commissures au coin des lèvres, et encore c'est rare. Elle change de sujet pour éviter trop de familiarité – je reste un pensionnaire, elle une infirmière :

– Tu lis ? Ah, Tom Wolfe ! C'est lequel ?

Elle se penche pour déchiffrer le titre. Je le cache d'une main, de l'autre je fais une boule des feuilles volantes. Merde, elle a grillé mon bic.

– T'écris aussi ? Génial !

– Oui... enfin, non. Je m'amuse.

– Tu me montres ? Je suis sûre que t'es doué.

– Je préfère pas. C'est pas réussi. Mais dès que c'est bien, je te montre.

Rêve pas cocotte, tu crois que je te vois pas venir avec ton sourire de faux-jeton ? Je l'aime bien, mon infirmière des îles, mais là elle me fait flipper. *Pas moyen* qu'elle lise. Pour me dénoncer ensuite à Doc, qui s'empressera de décortiquer le barda et d'me mettre la camisole de force...

Elle sent mon embarras et décide de filer discretos, après s'être assurée que la pilule est bien allée derrière ma glotte. J'écrase le petit gobelet qu'elle m'a refilé avec.

Enfin seul. À ruminer ma défaite, celle qui m'a amené là. Depuis qu'elle s'était fait enfiler une première fois – de manière sournoise faut bien le dire –, elle avait réclamé vengeance, la pute. Je veux dire, New York. Ça se comprend. Et ce coup-là, pas de bol, c'est tombé sur ma cabeza. La salope m'a pris de force, retourné et entubé comme si elle avait des pouvoirs spéciaux. Sauf que *moi aussi*, j'en avais... même qu'en fin de compte, j'ai fait grandir l'engin pour la lui mettre bien profond.

Tu veux connaître l'histoire ? Alors, écoute. Pour me guider, faudra que je te prenne avec moi, lecteur lambda. Peu importe le blase que je te collerai, Fabrice, Jean-Claude, Mike, Fabienne, Khadîdja, faudra bien que tu sois de la partie de temps à autre. Bah oui Léo, suis obligé de t'inventer, on n'écoute que les *fake* maintenant, les vrais gens ils sont où, bordel ? Sais pas, planqués chez eux ou au taf, ou se sont vendus. Je te dis *tu*, pas le temps d'envisager le vouvoiement, et pour ce qui est du style d'écriture, va surtout pas croire que ça soit pas fait exprès ni que je ne sache pas broder des : *Quelque souffrance me cause le seul fait de l'admettre, de mon âme un démon s'est voulu rendre maître.*

La blague. Bien sûr que je sais placer des mots bien propres, bien peignés les uns derrière les autres. À l'école on t'apprend à *coucher du mensonge sur papier*, rien de plus facile. Tous le font, avec pour salaire la gloire, ouais, super ! Tous ces pseudo-écrivains de chez *LaDurée and co* qui te balancent leur sauce littéraire,

assaisonnée façon foutage de gueule, et toi tu gobes, tu trempe ton pain quotidien dans ces lectures sans tripes... Écoute mec, m'en veux pas si je te balance des vérités sans faux-semblants ni patins ni couffins. Étant donné le traumatisme, faut que je dégueule sec.

Pour que tu puisses digérer tout le barda, j'instillerai quand même un peu d'humour grinçant, cynique genre Woody Allen des grands jours mais en plus barjo, à la Borat tu vois ? Je sais que t'aimes ça, quand ça te prend et que ça te lâche plus, quand tu t'retrouvés, la laisse autour du cou, repu des denrées modernes que t'avais coincées dans la trachée. Calme-toi, t'excite pas, je te promets pas le grand 8, je vis pas à Disneyland mais n'empêche, je me dis que ce style de tranche de vie... ça se *partage*.

T'as qu'à me lire entre deux cuites, c'est ce que je fais, ou quand t'es aux chiottes. Rien de mieux que de bouquiner et déféquer en même temps, imagine ton plaisir mélangé à la merdasse qu'est la mienne ! Toi et moi, on ne fera plus qu'un au bout du chemin. *Hello docteur Jekyll...*

Bon. Reprenons.

À New York, j'étais censé rester un an, en état. Quand je dis en état, je veux dire en *bon* état, à étudier le journalisme, les lettres, le cinoche, à profiter, à sortir, à vivre aussi, sans me poser de questions. Mais y a eu, euh... des p'tits soucis. Le premier, à l'aéroport de Newark. C'est trop tôt pour vraiment t'en parler, George.

Sache juste que je ne regrette rien. Ah si, une chose : d'avoir dit au douanier que mon prénom était arabe. Tu sais, *Arabe*, le terroriste *muslim* qu'a toujours une bombe planquée dans la tête, le mal incarné, l'ange déchu, Iblis, le Joker, l'homme de l'ombre, Jack l'Éventreur, l'enfant de la rue de Belleville, l'Hannibal Lecter des grandes mégapoles, le cagoulé du *forza Corsica* arabisé, le dos poilu, les yeux de l'enfer, l'ami des satanistes qui pue des pieds, le Saoudien pute de l'Occident, le Saddam Hussein aux dents noires, l'Aladin des Mille et Une Nuits de l'Apocalypse !... Arabe, bordel !!! Tu vois ou tu vois ?

Fais-moi rire. Moi, maintenant, je *sais* que je suis arabe. Avant, savais pas. L'a fallu que je vienne ici, me faire mettre par cette louve sanguinaire aux dents acérées, pour que ça me pénètre la tronche. Les mêmes Rémus et Romulus, deux en un comme les shampoings, en train de m'ôter de la bouche le lait de la ville nourricière : Rome et New York, cul et chemise. Et dire que je me voyais en Brad Pitt dans *Troy*, un lion qui arpente debout, fier, les trottoirs de NY à la conquête de tout ! Au lieu de ça, j'erre dans cet hosto, les grolles crados, rebeu superbe mais superbement déchu, vaincu.

Il m'est arrivé un tas de choses, ici. Je te jure, un film à l'américaine version trash post-moderne, avec moi dans le rôle de Tyler Durden, un *Fight Club* en plein air – référence absolue de ma génération, mec.

Faut qu'on se présente au fait, mon pote imaginaire : moi, c'est Malek. Je m'imagine comme *Ali le magnifique* mais en mieux, pas du tout cruel et plus poète, genre licorne humaine. Faut reconnaître que j'aime ça, quand on parle de moi. C'est Andy Warhol qu'avait foutrement raison : on cherche *tous* notre heure de gloire. Je me dégoûte en lâchant ce truc, vu que c'est aussi ça qui m'a perdu – cette soif de reconnaissance absolue. Mais ce que je voulais, merde, c'était *exister*. Et aujourd'hui, je suis... hum...

Euh, j'arrive plus trop à me décrire, là.

Merde, ces neurones qui fichent le camp. Bien ma veine. Normal, avec les pilules que j'encaisse, difficile de se concentrer. C'est de l'ordre du miracle quand j'y arrive.

Faut que je demande à Billy, mon pote de la piaule 6. Lui saura, et c'est le seul que je connaisse vraiment ici.

Je sors.

À toutes jambes. Les calmants, ils ont du mal à me les calmer, les jambes. Des années de basket.

C'est l'heure de la récré au *Brooklyn's Kings County*. Les dingues font des va-et-vient en contresens dans une cour de 2 mètres sur 2 avec accès direct au ciel. Pour le reste, tout est blanc, sauf les sièges qui sont marron. J'évite la folle-au-miroir, celle qui veut me lécher la joue avec sa langue dégueulasse dès qu'elle me voit – une vieille qui sent la pisse de chat et se balade en peignoir comme une aristocrate déchu.

Billy a laissé sa porte entrouverte. Il est allongé sur le pieu, les yeux fixés sur ses paumes. Il les contemple. Un dingue. Mais c'est le seul à qui je peux causer. Il a 30 balais le Billy, et les avant-bras *couverts de cicatrices*. L'aurait pu jouer dans ce film où le type s'entaille à chaque rival tué. Sauf que là, c'est lui-même qu'il zigouille. Oh, il en a une vingtaine. De cicatrices.

Quand j'ai débarqué la semaine dernière, pendant qu'on faisait poto, il m'expliquait entre deux cuillérées de yaourt pour grand-mère qu'il était un *masochiste de la pire espèce*. Je l'aime bien.

– Eh Billy, comment tu me définirais, là ? Sans réfléchir ?

Il rompt son maso-yoga et me dissèque de ses grands yeux bleu délavé. Il fixe dur, je fixe plus dur. Je me concentre, c'est que j'veux avoir belle allure. Ciblant mes papiers chiffonnés, il se lève doucement. Je me prends au jeu, recule d'un demi-mètre pour dégager ma main gauche, prête à dégainer. Une infirmière glousse en passant devant la chambre – elle comprend *rien*. Billy bascule la tête et bouge les doigts en l'air, comme un pianiste. Le salaud prend de l'assurance. Je baisse le front pour que mon regard se fasse plus pénétrant. Il me braque de l'index.

– T'es mort, mec, voilà à quoi tu ressembles.

Et il fait mine de me flinguer avec ce qui semble être un *Magnum*.

– Arrête, je te cause sérieux...

– Sérieux. T'as plus rien dans le froc. Ce que t'as fait avant d'être foutu ici, ça c'était grand. Mais ton heure de gloire est passée, mon vieux.

– Allez, lâche un mot sur moi, j'en ai besoin !

– Ce dont t'as besoin, c'est d'être en vie. Faut que tu fasses comme moi. Dès que je m'installe quelque part, je m'en taillade une. Tu peux pas savoir comme c'est bon de sentir le couteau te fendre la veine. La mort te quitte et la vie entre en toi.

Je me casse. Le dos voûté en traîne-savate.

Mort ? OK, mort. Et s'il avait raison ? Et si je respirais plus ? Et si j'étais, *déjà*, en enfer ? C'est possible. Je veux dire, Jean-Jacques, les signes, ça existe. Billy, c'est peut-être ça. Un type qui envoie des signes.

À peine les pieds dans la piaule qu'on m'appelle : faut que j'aille *danser avec les autres*. Billy me sourit pendant que mon infirmière des îles branche sa putain de stéréo. Et c'est parti, Britney Spears s'excite sur une de ses ziques à la gomme, et on danse comme des pigeons qui se font la cour. Y en a qu'en peuvent plus. C'est vrai que ça donne envie de baiser, la danse. La folle-au-miroir m'asticote... suis obligé de me coller à la Haïtienne, une autre pensionnaire.

Pourquoi je dis *pensionnaire* et pas *détenue* ? Parce qu'on m'a appris qu'il y en a qui se font interner *volontairement*. Tu penses bien Joël, je me suis inquiété. J'ai posé la question à Billy. Il m'a dit que c'était son cas ; ça m'a sacrément déçu de sa part. Il s'est justifié en me

répondant que la vie dehors, parfois c'est *compliqué*. Mais il m'a assuré qu'il ne venait que quand il était en galère de thunes, pour un plat chaud. Et qu'en échange il *devait* s'en taillader une. Je lui ai balancé qu'il fallait être un grand malade pour faire ça. Se faire interner volontairement, je veux dire.

Pour en revenir à la Haïtienne, c'est une grosse vache de 2 mètres qui pèse dans les 150 kilos. Je ne sais pas ce qui lui déglingue la tête, à elle, mais ça a l'air moche. En plus, elle peut pas m'encadrer. Y a deux jours, la salope a créé une coalition pour me piquer mes chaussons aux pommes. Son regard, il me flingue et...

Bon, j'ai plus le *time*, mec. Je continuerai demain. Faut que je fasse les exercices, sinon c'est double ration de pilules, et ça je veux pas. Si je peux éviter, j'aime mieux.

### *FAMILY GREASE*

Ce matin, ça caille. *20 novembre*, ricane le compteur qui défile dans le couloir – comme si, *ici* et *maintenant*, le temps avait de l'importance. Les mecs ne mettent pas de fleurs, mais un calendrier numérique, ça oui. Super, qu'est-ce qu'on s'en cogne ? Pfff. Pourtant, avant, le *time*, ça comptait ! Pour de vrai ! Quand fallait faire vite, partir, bagages, godasses, gel pour les veuchs, au revoir aux remps et tout le barda !

Je te refais la scène : *été 2003*, mon grand départ. On est tous installés autour d'une table au McDo, dans la salle de transit avec ces sièges marron parsemés un peu partout qui te font hypra mal à l'arrière-train.

C'est *space*, les aéroports, un peu comme les dimanches – la fin d'une chose, le commencement d'une autre. Déjà qu'on taille, faut qu'en plus on se

retrouve dans un endroit gris et mort, sans colombes pour les adieux, cernés par les regards.

Mate un peu. Y a Ben, mon coloc ; sa mère (trop belle) ; ma *madre* (trop trop belle) ; mon *padre* ; et pour finir, le *brother*. Petit rappel de barème : suis un p'tit *tounsi* surdoué jusqu'à la classe de CM2. En sixième, je dérape. À partir de là, je deviens un trompe-la-mort qui fugue et se rattache à la vie à coups de potes de-ci de-là, de voyages par-ci par-là. Je dilapide l'argent du *padre* en conneries outrancières style whisky-soda *on the rocks* au Paris-Paris. Ouais, je grandis comme ça. La tehon, j'te jure.

Et me v'là, 21 ans et toutes mes dents, prêt à partir pour les *States*. Toujours le même garnement dans le fond, mais en bon renard je garde un pied sur le sol et compose avec tout le monde. Je m'arrange pour avoir mes exams, m'arrange pour avoir une cop's, m'arrange avec les autres, m'arrange pour qu'on *m'aime*. Mon frère te dirait que je suis un gars gentil et doué, mais doté de l'instinct de survie d'un moutard de 6 ans. Lui, c'est un bélier – un fonceur, pas un mec né en avril.

Mon *padre*, il m'adore tellement qu'il aurait bien du mal à dire mes défauts, sauf qu'il me trouve bizarre, je crois, trop lunaire, les grolles pas assez accrochées au bitume. Lui, c'est Dieu. Et la *madre* ? Ah ! La *madre*. Elle m'aime et moi... ben, pareil. Les mères, on peut pas y toucher, trop sacré, mec. Le Paradis se trouve sous leurs pieds, quand même.

Ce qu'ils font – mes remps –, c'est nettoyer la crasse des autres, et c'est aussi ça qui les a sortis de la misère. Quand ils étaient mioches, ils poussaient des pneus avec une baguette en bois dans la médina de Tunis ; aujourd'hui, ils changent les tapis troués par les clopes et les draps tachés de sperme luxuriant dans les hôtels de Paname. En gros, ils ont gagné le droit de vivre dans un appart de pauvres, mais dans un quartier de riches.

Mes potes ? Toutes origines, passés dans le mixeur à *milkshake*, et de toutes les croyances. Y a des juifs frimeurs et des humbles, des cathos rigides et des souples, des protestants monnayeurs et des sans-thunes, des athées bons vivants et des vitreux, des Jaunes *mal sécas*, des Blancs type cachetons, des Noirs vibrants, des rebeus dérangeants.

*My friend* Ben, qui embarque avec moi, c'est un gosse de riches mais qu'en a bavé, à sa manière. L'argent suffit pas toujours, pas vrai ? Caucasien, une grande tige maigre d'1m90 facile, les yeux bleus, les cheveux mi-longs, noirs et bouclés. Du genre *cool*. C'est aussi parce qu'il a un labrador que je dis ça. Après tout, un gars qu'a un labrador peut pas être *vraiment* méchant. N'empêche qu'à l'heure du grand départ, la violence du monde a déjà imprimé nos deux faces – une cicatrice sur la joue droite pour Ben, deux au front pour moi.

Eh ouais, suis issu d'une génération sacrifiée, une qu'a envie de tout déglinguer pour se réinventer, c'est

le dawa qui veut ça ! T'as vu où qu'on grandit aussi ? La gueule que s'paient nos horizons ? Merde, elle est où la forêt de *Willow* ? Dans ma tête, y a pas de fleurs, juste des bouquins, et mes yeux ne voient pas de ciels de printemps, juste des films... *américains*.

Sûr, à ce moment, si je m'apprête à quitter la France, c'est surtout parce qu'elle a toujours cherché à faire de moi l'*outsider* du futur, un San Gokû de papier planté au milieu d'une réalité décomposée. Avec les années, mes rêves ont tourné à l'image du monde, déserts et confus.

Alors je suis comme ça : je m'évade. Crevant d'envie de découvrir un jour que ce que je vois à l'écran, ça reste possible de le trouver dans la vie, au-dehors. Une fleur, une montagne – mais une *vraie* fleur, une *vraie* montagne, pas ces pâles imitations qui germent par chance ici et là. Et New York est peut-être la seule...

Ah, excuse Paul, faut que j'aïlle pisser.

Aux chiottes, je fais vert pomme. Je pissais jaune, *avant*. Les médocs, faudrait les interdire juste pour avoir le droit de pisser jaune. Bordel. En me lavant les mains, je remarque que *la plume* est encore là. Dans le lavabo. J'ai pourtant foutu un sacré jet d'eau, hier, pour qu'elle descende dans les profondeurs... Elle s'entête à squatter, la garce. J'ai presque de la peine pour elle. L'eau l'a ramollie. Maintenant, c'est un coton-tige affublé d'un duvet humide.

*Shit*, j'ai un coup de cafard. C'est à cause de ce que je t'ai raconté à propos des montagnes, des fleurs et de tout le barda. Cette piaule, avec ces murs blancs partout... ça me flingue.

Ils pourraient pas embaucher des stylistes, pour foutre un peu de vie là-dedans ? Des posters, des peintures, des plantes, ça serait pas Byzance. Non, eux ils dépensent leurs sous dans des stéréos pour qu'on écoute Britney. Je me dis que le dirlo de l'hosto doit être sadique. Ou radin.

VLAM.

Billy défonce la porte.

– T'es grave d'entrer comme ça ! Tu veux quoi, commettre un homicide involontaire et t'ajouter quelques heures sup d'électrochocs ? Et puis, on t'a jamais dit qu'entrer chez autrui sans permission, c'est un *crime* ?

– Me fais pas rire, Malek. Je croyais que tu voulais déménager au Hilton. Tu m'as dit que la bouffe te plaisait pas, que tu te sentais pas chez toi ni rien. Donc, je me dis que si tu te sens pas chez toi, c'est que t'es pas chez toi. Mais si ça te pose un souci, on peut régler ça !

Il prend la pose, écarte les bras et les dispose parallèlement à ses hanches, faisant danser ses doigts comme des chenilles. Faut reconnaître qu'il est doué pour ça, Billy. Prendre la pose.

Mais aujourd'hui, j'ai pas envie de jouer. Y a aussi que je lui en veux de sa remarque sur *moi qu'est mort*.

Si j'étais un enfoiré, j'aurais toujours moyen de me venger. Genre, le dénoncer à l'infirmière pour avoir piqué le yaourt aux fruits de la p'tite Isa, hier au dîner. Mais je sais pas faire ça, jouer au collabo. Jamais su. Putain, c'est bien ce qui m'a conduit ici.

– Allez, viens, on joue. T'as quoi à t'occuper de plus important qu'un duel ? Laisse tes feuilles volantes. Ça sert à que dalle, ici. Qui va les lire ?

– *Nope*, pas là. Fais gaffe Billy, t'es sur une mauvaise pente depuis hier.

– Comment ça ?

– Tu piques les yaourts des autres.

– Quoi ?

– Je t'ai *vu de mes yeux vu*. Hier, au dîner, t'as piqué le yaourt de la p'tite Isa pendant qu'elle avait le dos tourné. T'es grillé, mec.

– C'est vrai, je lui ai pris son putain de yaourt, mais tu sais pourquoi au moins ?

– Ça m'intéresse pas. Suis déçu. T'es plus un pote, t'es un *voleur*.

– Si je l'ai volé, c'est parce qu'elle m'a balancé une cuillerée de purée aux châtaignes, y a deux mois. Mais t'étais pas encore là, tu pouvais pas savoir. En temps normal, j'aurais rien fait, mais elle est même pas venue s'excuser après. Alors j'ai décidé d'agir.

– Elle t'a balancé de la purée aux châtaignes ?

– Ouais, t'imagines ? Elle est cinglée. En plus, elle baratine tout le monde comme quoi elle a un trésor

caché dans le Tennessee. Et qu'elle va y aller dans une semaine. Me regarde pas comme ça, je te jure que c'est vrai. Une cinglée, je te dis.

– Mais... elle nous a toujours dit qu'il était enfoui dans le Gange, son trésor !... et que c'était pour ça qu'elle était devenue bouddhiste !

– Elle se fout de notre gueule. Pour te dire, je viens de la croiser dans le couloir avant de venir. Tu nous connais, moi et ma fierté d'Irlandais : je l'ai reluquée comme une merde de pigeon. Mademoiselle faisait sa fiérote, et vas-y que je porte des couleurs vives, et vas-y que je marche comme sur un coussin d'air, et vas-y que je souris en coin. Elle a même fait pleurer la pauvre Amy.

Isa est arrivée ici à l'âge de 12 piges. Y a trois jours, on a fêté son 16<sup>e</sup> anniv' avec tout le tintouin, bougies *and co*. Parfois, elle sort voir comment ça se passe dehors. Sa *madre* vient la chercher, et elle revient qu'après deux ou trois semaines. Elle prend ses vacances, quoi. Elle est *bizarre*, Isa. Elle change de fringues toutes les deux heures. C'est son rituel. Si elle peut pas, elle pète un plomb. La dernière fois qu'elle a pas pu se changer à temps, elle s'est enfoncé une *fourchette* dans le ventre. J'ai pas tous les détails, j'étais pas là. On m'a juste dit que ça avait sacrément saigné.

Mais j'ai pas envie de parler d'elle, là. C'est trop lourd. Je préfère qu'on revienne à nos affaires. T'aimerais peut-être que je me décrive physiquement ? Je veux

dire, *avant* que j'aie cette gueule de défoncé ? J'attends que Billy se casse et on y retourne.

OK. À bien me regarder, je suis moins grand que Ben, mais quand même je tape bien mon mètre 85. Plutôt sec. Le basket, mec. J'ai les yeux marron qui noircissent quand ça sent l'embrouille, la peau basanée type café frappé, les cheveux en vrac qui se battent. Ce jour-là, je veux dire celui du départ, j'ai opté pour mon ensemble *cool* tendance *grunge* que j'aime bien. J'ai fait péter mon jean cramoisi déchiré aux genoux et mon polo *Ralph Lauren*. À bouffer, je me suis offert un burger maousse costaud, le *Big Mac* : et je l'enfonce dans ma gueule vorace, prêt à m'avalier tout *NY and co*.

Me v'là les gars ! *Ready* à m'ouvrir l'âme en grand pour que le foutre des *States* y pénètre jusqu'aux os ! C'est sûr qu'en bon gavroche *tounsi*, je cherche ma place coupée de mes racines, tu connais ça. Celles dont le *padre* me parle tout le temps mais que je connais qu'en vacances, quand on fait bronzette sur la plage de Sidi Bou Saïd, collés les uns aux autres, le corps couvert de *zid zitoun*. À la tunisienne, mec ! Tu te moques ? C'est vrai que c'est pas joli, ce citron qui marine sur les peaux cramées, mais au moins quand je revenais à Paname, j'avais le teint soleil pour trois mois – et ça, ça n'a pas de prix. C'est ça qu'est bon en Afrique, le soleil ; c'est gratos.

Bref. La salade du burger se coince entre mes dents et mon père me fiche la frousse, avec son visage de vieux sage d'une époque révolue. Lui sent que je pars dans un bordel qui peut me bouffer tout cru. *Why ?* Impossible de savoir ; en plus, j'me rejoue *Il était une fois en Amérique* dans ma tête, et on peut pas faire deux choses à la fois. Je préfère discuter avec ma mère qu'arrête pas de sourire, ça se comprend, son rejeton part casser la baraque à *NY*, elle voit déjà sa chrysalide émigrante se transformer en papillon starifié. Elle a toujours rêvé de réussir, ma mère. Je veux dire, *réussir*, comme médecin, prof ou avocat. Moi, au fond, je m'en tape.

– Ah, je suis fière, Malek... Étudier là-bas, c'est quelque chose. Ah ça, tu vas être quelqu'un. Ah oui, alors.

– Merci maman, je vais essayer.

– Moi aussi, tu sais, j'aurais voulu faire des études. Si j'avais pu aller à l'école, aujourd'hui je serais quelqu'un.

– Mais t'es quelqu'un, maman : t'es ma mère.

Elle se marre. Je suis content de l'avoir fait rire parce que nettoyer un hôtel, c'est pas drôle.

– Prends soin de toi, fais attention là-bas. Tu vas réussir, j'en suis sûr.

– On accrochera mon diplôme quand je reviendrai. Et t'auras plus besoin de bosser les genoux à terre, je te le promets.

En lui disant ça, j'ai un immense afflux de peine. Parce que c'est déprimant, ce gâchis du choix de *qui-devient-quoi* dans la vie... T'as pas remarqué Amandine, t'en as qui dorment dans des lits en satin et d'autres sur des paillasses, t'en as qui sont cotés en bourse et d'autres qui restent de côté. Face à elle, j'essaie de me concentrer sur tout ce qui m'attend là-bas, mais la voir cacher ses pieds gonflés de fatigue pendant que moi je m'empiffre, ça me retourne. Manque plus que je croise le regard du *padre* et j'suis foutu. Heureusement, y a le frerot qui me détend en charriant comme un malade, tapant des mains, faisant des *bim* et des *boum* avec sa bouche en *beat box*, soulageant mes frêles épaules du poids du bagage des meilleurs lendemains. Même s'il sait qu'il faut que j'excelle. Pour moi et la *familia*.

De son côté, Ben se marre avec sa *mother*. Elle lui caresse la joue tendrement comme seule sait le faire une *madre*. Elle va même pour le prendre dans ses bras, mais bon, là non, faut pas le pousser le Ben : il s'écarte d'instinct. Moi pareil, je prends mes distances avec *mummy*. Tu sais bien Bastien, les élans d'affection, ça ouvre les vannes, et ensuite c'est les chutes du Niagara. Au final, y a que le *padre* qui l'a mauvaise. Il me casse les burnes avec ces histoires qui me regardent pas, le 11-Septembre et toutes ces conneries.

– *Haich oueldi*, fais attention avec tout ce qui se passe. Et ces peurs qu'ils ont. Ne t'énerve pas, quoi qu'il

arrive, contre personne. Va en cours, décroche ton diplôme et reviens.

– Oui, je sais. Je ferai attention.

– Tu m'écoutes pas, hein ?

– Mais si.

Je lève les yeux au ciel à chacune de ses paroles, mauvais tic. Dans un sens, c'est pas faux ce qu'il dit : depuis deux ans, la chasse aux sorcières a foutrement repris son envol au pays du *Magicien d'Oz*, sur des balais d'insultes jetées à nos gueules d'Arabes, chaque soir aux infos, message martelé à coups de slogans bien frappés et de raccourcis arrangeants.

Pour stopper la converse, je tourne la tête. Mais merde, papa, *fais-moi rire*. J'en ai rien à secouer de ce que tu me chantes. Suis pas arabe, moi ! Suis un minet d'un quartier de petits-bourgeois tout en troublants artifices, entre caniches et lèche-vitrines, vieilles mal baisées et vieux croûtons secs, jeunes cadres dynamisés et jeunettes assoiffées. On n'a jamais roulé sur l'or mais *jamais* j'ai galéré, j'suis *pas* arabe, voilà !

Il arrête pas de me regarder, mon père. Je sens que je l'énerve. C'est peut-être mon attitude faussement désinvolte, peut-être mes frusques, p'têt les deux.

Avec Ben, on part faire notre dernière année d'études à la NYU. J'ai obtenu une bourse parce que je suis plus doué que la moyenne de *ceux-qu'ont-pas-des-masses-de-thunes*, mais je dois quand même aligner un peu pour le logement et une partie des cours. Enfin, *mon père*

doit aligner. Je lui ai pas demandé comment il s'est démerdé. C'est pas que je m'en cogne, juste que je veux pas avoir le cœur malade avant de décoller. Ben, lui, paye cash. Plus tard, il veut bosser dans la zique, devenir producteur. On suivra quelques cours ensemble, là-bas. Cinoche et journalisme.

– Comment je l'ai retourné, le dwich !

Ben balance ça la bouche à moitié pleine d'un *McChicken*.

– Moi aussi mec, mais j'ai encore un gremlin dans l'estomac. Je vais m'enfiler un *Sundae* façon chocolat, t'as vu ?

J'ai toujours été plus bec sucré que salé. Rien que de penser aux morceaux de cacahuète, je salive.

– *Sundae* choc' ? Tsss... le meilleur, c'est caramel.

– T'es ouf, toi ?

– Clair que oui. Demande à ton reuf !

– Mon reuf ? T'as cru que j'étais ta pucelle, pour déranger mon frère à propos d'un *Sundae* !

– Ah ouais, t'as raison... Surtout, lui demande pas, *bitch* : je te l'ordonne.

Ben esquisse un sourire. Il m'a eu, l'enfoiré. J'suis bien obligé d'y aller, maintenant. Dans les *battles* de charriade, je me défends, mais Ben, il est balèze. On fait ça souvent, se la jouer *clash* façon *8 miles* ; à force de mater le film, on connaît les répliques par cœur.

Je hoche la tête vers Amine, qui tchatte avec mon père. Il me fait signe que *non, pas maintenant*. J'insiste :

– T'as bien deux secondes ?

– Quoi ?

– Explique à Ben que le meilleur *Sundae*, c'est le chocolat. Le pauvre, il sait pas.

– Je rêve. Je parle avec papa et tu me déranges pour me demander quoi ? Si le *Sundae* au chocolat, c'est le meilleur ? Mais t'es pas bien, toi. Il serait temps de grandir un peu Malek, merde !

Et là, le *padre* s'y met aussi – c'est plus une *battle*, c'est un guet-apens à la *Risk* :

– Laisse, Amine. Ils sont jeunes, ils savent pas. À mon époque, la vraie glace au chocolat, on la dégustait au café. Et c'était pas plus cher que ton *Sundae* chimique. Vraiment, je vous comprends pas, parfois je vous comprends pas.

Avec papa, on a les mêmes références sur... *rien*. Question de génération. À l'origine de mes modèles à moi, y a pas le Coran mais Buster Keaton. Les romans aussi, toujours. Balzac, Zola, Camus, Salinger, Kafka, ma tête c'est une marmite, y a de tout dedans et ça bouillonne sévère.

J'aime aussi me la raconter rebelle, alors j'écoute du hip-hop momo, et souvent je *represent*, avec un *baggy* et un tee-shirt des *Los Angeles Lakers*. En ce moment même, tandis que je fais semblant d'esquiver les vannes de Ben, Mos Def m'excite les tympans.

Ouais, même s'il m'arrive de bifurquer sur une période grunge le temps d'un week-end, je reviens

toujours aux sources : le hip-hop, mec. En version caméléon authentique qui veut pas trahir son éthique, *ouais bro !* Regarde, suffit que tu jettes un œil sur ma valochette et t'as tout pigé, sans dés pipés, sans déconner, en vérité et promis après j'arrête les rimes en *é* : ma valochette, elle est comme moi, elle a hâte de fouler le sol qui a vu naître Public Enemy. Elle se la joue porte-drapeau *underground* d'un monde riche d'autre chose que de pierres précieuses.

Ouais... elle est comme moi. Avec mes cheveux en hérisson et mon allure sauvageonne, je suis un branleur qui se masturbe sur des rêves *made in US* dans l'espoir de mettre à mal une réalité crûment sectaire, qu'elle cesse de le tenir à distance. Comme dans *Basketball Diaries*, je me paluche sur la puanteur du monde, à poil par terre, en me disant : *Si tu te casses pas d'ici, tu vas finir par crever !*

New York, dans ma tête, c'est l'espoir, la rébellion. C'est Anakin.

Ah, putain, ce qu'on est bien en famille, à se faire des adieux. Sérieux, Robert. Moi, je quitte pas un endroit : je *débarque ailleurs*. Mon père avait fait Tunis-Paris, moi Paris-New York. T'imagines l'ascension ! Un départ vers un truc d'enfer. Mon cœur saigne, mais pas le choix, ce pays *dead* comme une feuille marron, je peux pas y rester.

Je mate ma valochette. Faut que je revienne avec des sacs d'or. En France, c'est pas possible de se sortir les

doigts du cul, pas assez grand, pas assez fou. J'ai une chance de devenir un dieu, le rêve américain Roger, t'es personne et la seconde d'après, t'es Elvis.

Dernier bilan avant embarquement. Mon *padre* assure mes arrières de rejeton côté fric. Ma mère m'a lavé mon dos dégueulasse et boutonneux la veille. Le *brother* m'a refilé un panier entier de vanilles bien sèches pour me dire qu'il m'aime, sa manière à lui de me faire entrer dans l'arène des gladiateurs. Tout est bien.

J'ai même de l'argent de poche : cet été, j'ai bossé au *Crillon*, fait le room-service pour mettre des sous de côté. Quand je servais les petits déjeuners continentaux, je me disais : *Plus tu seras riche ici, mieux tu seras largué là-bas*. Dégueulasse, ce qui peut se passer dans ces piaules – les petits-fours cramés, les tapisseries lunaires, les ascenseurs silencieux, la porte de service déglinguée, les costumes-cravate sans goût, les attachés-cases flippants, les sourires sans pattes d'oie, les souliers vernis, les jolies fleurs pour des gens pas jolis... *Oublie*, je me dis, *oublie*.

J'ai aussi fait mes adieux à ma bande de lascars, dans des soirées stylisées au carbone, sur des ziques à la Luda-cris version *hardcore*, dans des lieux branchouilles. On a nettoyé la moitié des boîtes de Paname ces derniers jours, du Rex à la Favela Chic. Coûte que coûte fallait se foutre dans la tronche, des doses et des doses de vodka glacée. *La dernière cuite avant le Grand Réveil*, je me répétais.

Mes potes. La plupart, 15 piges que je les connais, depuis qu'on taillait le bitume dans la cour d'école de Suresnes, Hauts-de-Seine *baby* ! Je me rappelle nos empoignades sous le préau pour savoir c'était quoi, la dernière paire de *Jordan Collector*. Les autres, je les ai rencontrés à la fac de Paris II, entre Lucernaire et bières, minettes et minos. Dans le groupe, j'étais le bûcheur *qui s'en est sorti*. Celui qui refilait ses devoirs.

Et voilà, je les laisse tous moisir dans des études interminables, futurs esclaves de carrières sans passion. Oh, dans le lot, y en a bien qui sont déjà partis à New York, Londres et d'autres villes pour s'accomplir... mais moi, jamais j'aurais cru que ça m'arriverait.

Un grand *SLUUURP* m'arrache à mes rêves, Ben finit son *Sprite*, me claque un clin d'œil.

– *Ready*, mec ?

– Ouaip, *man*.

Ce coup-ci, je cajole fort ma mère. Au moment des adieux, on peut. Sa bonne odeur me fout la flippe et me ramène à mon enfance, au temps où je squattais ses jupons. Ben câline aussi la sienne. On s'écarte, pas faire de vagues. Les deux *madre* se prennent par la main pour se soutenir mutuellement face à cet abandon de la progéniture. Elles s'agrippent à leur job jusqu'au bout, tant qu'elles peuvent, tant qu'elles sont là. Maman lance l'assaut :

– Vous prenez soin l'un de l'autre, hein ? Vous faites attention à vous, hein ?

Elle essuie une larme. Je lui en veux un peu de jouer la comédie, me retiens de soupirer mais lâche quand même un jet d'air.

La mère de Ben appuie encore plus, histoire de bien nous foutre les jetons :

– Ne comptez que sur vous deux. Vous appelez dès que vous arrivez, hein ?

– Mais oui, vous inquiétez pas : tout ira bien.

Waou ! Ben, il sait quoi dire pour jouer au mec qui gère. Moi, je balbutie un beuglement sourd. Je baisse la tête, une larme me picote. Fait chier. Tracer.

Amine nous congratule d'un *give me five*. Il me connaît, le loustic, il évite de faire son grand frère :

– Allez les gars, kiffez bien.

Cette fois, je réponds le premier, montrer que quand même j'ai des couilles :

– T'inquiète.

Ouf. Mon visage caresse celui de mon père, qu'il sente que mon esprit vagabond va *enfin* se fixer. Il me regarde, plein d'empathie et d'inquiétude. Si j'avais eu autant de *feeling* que lui à ce moment-là, ah... qui sait ?

Mais j'anticipe, Philippe. On reprend. Le *padre* détourne les yeux, claque une bise à Ben et m'embrasse sur le front. Il ne dit rien de bon, juste :

– Si y a *quoi que ce soit*, tu appelles. Et tiens-moi au courant quand les sous arrivent sur ton compte. Si ça ne suffit pas, tu me le dis. Allez, bon voyage les enfants.

– Merci papa, merci pour tout.

Il hoche la tête en fermant les yeux.

On monte l'escalator, tout un symbole, et je me retourne une dernière fois, à mi-chemin, sur ma mère en train de me faire un signe de la main, les autres derrière, le sourire accrocheur... et le *padre*. Bouche verrouillée.

OK ! Je continuerai demain. Besoin d'air. Les souvenirs déboulent en rafales, et y a aussi que la p'tite Isa est passée pour qu'on cause de son histoire de trésor caché. Je lui ai dit que je pouvais pas, vu que je suis avec toi, Gertrude. Mais elle passe et repasse devant ma chambre, et ça me stresse. Si je vais pas la voir maintenant, elle va devenir folle.

Et merde, elle déboule :

– Malek, faut absolument que je te parle.

Son pied qui cogne, quelle plaie.

– Je sais. Attends-moi à la cantoché pour le goûter.

– D'accord. Mais sans Billy.

– Non, on goûtera tous les trois, ensemble. Faut que vous trouviez un moyen de faire la paix, c'est pas vivable cette ambiance.

Putain, moi dans le rôle du Dr Queen, t'imagines Séverine ? Ils m'ont bien flingué, sûr.

– Oui, mais il m'énerve à vouloir tout commander, et il me croit pas pour mon trésor et il monte les autres contre moi. Je l'ai vu parler à Amy et me pointer du doigt. Il a piqué mon yaourt, hier. J'ai rien dit pour

lui faire plaisir. Comme ça, il pense qu'il est important. C'est un enfant du monde matériel comme toi, un joueur de vie. Je vous plains. Je prie pour toi Malek, je prie pour vous deux.

– C'est bien. On parlera de ça à la cantoché, tu veux ? J'arrive. Prends-moi un chausson aux pommes et lance ton regard qui tue à la Haïtienne si elle essaie de me le piquer.

– Pfff, d'accord. T'arrives, alors ?

Ça m'énerve quand elle fait ça. Sa moue d'effrontée.

– Oui.

J'aimerais me retenir de soupirer, mais lâche quand même un jet d'air.